

L'enfance gâtée pourrie

Suzanne Myre

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2004). L'enfance gâtée pourrie. *Moebius*, (101), 79–82.

SUZANNE MYRE

L'enfance gâtée pourrie

Depuis la mort de mon père, je n'arrivais plus à dormir comme avant. Peut-être que si je n'avais ressenti ce contentement coupable devant sa tombe, que si j'avais eu les sentiments de circonstance, de ceux qui endorment la conscience et ron-ron-ron-petit-patapon, il n'en aurait pas été ainsi. Alors je tournais, tournais, tournais. Avec le fantasme de pouvoir me dévisser la tête du cou à volonté et de la déposer bien doucement sur la table de chevet, entre le réveille-matin et la lampe, afin de mettre de la distance entre mon corps et mon cerveau égratigné par les pensées. Des pensées de cour à scrap. Comme celle de mon enfance, une enfance de cour arrière où les vélos se mouraient d'ennui, affalés contre les chars rouillés qui servaient de refuge aux chats les jours de pluie. J'avais envie de quitter mon corps, de m'exiler dans une autre dimension, n'importe laquelle, là où le corps, l'esprit et le mental sont dissociés, ou entièrement unis. Ce que j'ai fait.

P'pa m'attendait. Il fumait une cigarette en observant d'un air concentré ses pantoufles en tweed gris et beige comme si elles lui faisaient la conversation. Une partie de base-ball était retransmise à la radio mais il ne l'écoutait pas, il écoutait ses pantoufles, j'en suis sûr. Quand il m'a vu, son regard s'est animé et il a tapoté ses genoux. «Viens t'asseoir. On va faire le petit galop.» J'ai vingt ans, plus l'âge de ce genre de galop. Il était aveugle ou quoi? J'ai obéi. Impossible de faire autrement, je retrouvais mon père et son ton intransigeant auquel il ne fallait opposer aucune résistance. Et puis il m'offrait ce que j'espérais toujours de lui et qui ne venait jamais quand j'étais petit, cette proximité, son odeur rance et rare qui faisait pâlir

celle des tartes aux pommes sucrées de ma mère. Malgré ma grande taille, je m'insérais parfaitement entre ses genoux et ses épaules. En fait, je n'avais *pas vraiment de format*, j'étais juste comme il faut pour qu'il m'encerclé de ses bras de manière à ce que je ne tombe pas tandis qu'il me faisait rebondir sur ses jambes osseuses. Je riaais, un rire de p'tit gars. J'ai regardé mes jambes, elles ne touchaient pas le sol. Mes vêtements flottaient sur moi. La voix de ma mère a retenti: «Mes hommes, vous voulez une pointe de tarte? Elle est encore chaude.» Où étais-je? J'ai regardé papa dans les yeux, des yeux vivants, pas du tout les derniers yeux que je lui avais vus trois mois plus tôt, ouverts sur le vide, le corps recroquevillé entre deux chars rouillés, terrassé par une trop belle mort. Il m'a empoigné brusquement par les aisselles et soulevé dans les airs au bout de ses bras. «Vroummm, tu es un avion, l'as du cockpit!» J'avais peur que mes cheveux s'accrochent dans le ventilateur du plafond qui tournoyait autant que moi, je lui criais d'arrêter en hoquetant, il n'entendait rien, il riait trop, il riait tout seul. Il m'a presque jeté au sol et m'a fiché une tape sur le côté de la tête. Mes oreilles se sont mises à bourdonner, pendant une seconde, je suis devenu sourd. «Ça, c'est mon garçon. Petite mauviette.»

Maman nous a servi une immense part de tarte. Je n'avais pas faim, j'avais mal au cœur à cause des turbulences de l'avion, mais elle m'a regardé avec de gros yeux qui n'accepteraient aucune excuse. La tarte fondait sur la langue et goûtait quelque chose que je ne n'arrivais pas à reconnaître. J'ai soulevé la pâte: ce n'était pas des pommes, mais une gelée beige dans laquelle se trémoussaient des asticots. Maman s'est retournée et m'a dit: «Tu ne manges pas, mon petit vermisseau?» Elle était belle avec son tablier de dentelle brodée sur lequel elle essuyait des mains tellement sales, comme si elle avait joué dans la terre. Elle m'a souri. De sa bouche sortait une espèce de vapeur grise et ses dents pourries donnaient l'impression d'être sur le point de tomber. On a frappé à la porte. Mathieu est entré avec sa mite de base-ball. «Tu viens jouer, Gilbert?» J'ai regardé papa. «Je peux, p'pa?» «Tu vas te faire planter encore

une fois et revenir en pleurant, des trous aux genoux de tes pantalons? T'es bon à rien aux sports. Reste avec ta mère, elle a besoin de toi pour faire la vaisselle. Mathieu, tu veux de la tarte? Tu le regretteras pas.» «Non, merci monsieur. On se voit à l'école demain, Gilbert?» Je n'ai rien répondu, nous étions paralysés sur ma chaise, ma langue et moi. J'ai toutefois fait un effort pour me lever et prendre un linge à vaisselle. Il sentait le comptoir de taverne. J'essuyais les assiettes sans dire un mot, maman me disait d'aller plus vite, plus vite, petit fainéant! J'évitais de regarder sa bouche, j'avais peur de voir ses dents tomber dans l'eau de vaisselle qui devenait de plus en plus noire. Il y avait de moins en moins de place sur le plateau, la vaisselle s'empilait d'une manière extraordinaire alors que nous n'avions pourtant sali que quelques morceaux. Papa m'a hurlé de venir au salon. J'ai sursauté et failli échapper une tasse. Maman a ri, ses dents du haut branlaient. «Va m'acheter deux grosses bières, fils, tu garderas la monnaie.» Un soir noir. Je savais que rendu au soir, il serait saoul noir, que je l'entendrais délirer en courant après maman pour lui pétrir les fesses sous sa robe et que maman lui enverrait une claque qui lui reviendrait et que je cacherais ma tête sous l'oreiller pour m'entendre chantonner et étouffer les bruits de leur dispute mais que, rien à faire, je n'arriverais pas à m'endormir avant l'aube et que je ne comprendrais pas un mot de ce que le professeur dirait en classe le lendemain et je reviendrais à la maison et papa me ferait sauter sur ses genoux et maman me demanderait de l'aider à la cuisine et papa m'enverrait chercher sa bière et maman et moi et papa...

Je suis revenu dans mon lit par je ne sais quel chemin. J'ai pris ma tête sur la table de chevet et l'ai replacée sur mon cou. Je me sentais trop à l'étroit dans mes caleçons, trop grand sous mes couvertures. Je les ai envoyés valser, j'étais en sueur. J'ai regardé mes mains, je les ai senties. Une forte odeur de transpiration rance. Il faisait jour, à peine. Le petit soleil faible qui s'infiltrait entre les lattes des vénitiens me renvoyait un paysage familier. J'avais le vague sentiment d'avoir dormi, un peu. Je me suis levé dans le but

d'aller me laver les mains mais le téléphone a sonné. «C'est moi. T'as envie d'un petit galop?» Je me suis réveillé en sursaut. J'ai porté mes mains à mon nez, je les ai senties. Il faisait encore nuit.